

# LA MUETTE QUI PARLE

## Troisième partie de la Bande Rouge

XX

Depuis qu'une fatale imprudence l'avait jetée dans les griffes de l'odieux Frapillon, Renée de Saint-Senier avait subi bien des tortures.

A cette première journée de captivité, où sa tante lui avait été violemment arrachée, avaient succédé de longues heures de solitude et de désespoir.

Quand elle s'était réveillée du sommeil léthargique où l'avait plongé le narcotique versé par son persécuteur, sa première pensée avait été pour les affections qu'elle laissait derrière elle.

Qu'étaient devenus les êtres si chers pour lesquels, depuis tant de mois, elle luttait contre toutes les privations et tous les dangers ?

Une portion de sa vie était enfermée dans les prisons prussiennes, une autre entre les murs du chalet.

Et sa seconde mère, celle dont le courage et l'appui l'avaient aidée à supporter tant de douleurs, venait de disparaître victime à son tour de cette fatalité qui semblait s'attacher à tout ce qui portait le nom de Saint-Senier.

Vainement avait-elle parcouru tous les recoins de l'appartement qui lui servait de prison, ouvert tous les meubles, examiné tous les tiroirs, elle n'avait pas découvert le moindre vestige indicateur.

Madame de Muire était devenue invisible tout à coup, sans laisser aucune trace de sa présence ni de son passage.

Fatiguée de chercher, Renée avait voulu se rendre compte du genre d'existence auquel ses bourreaux la condamnaient.

Frapillon, à son grand étonnement, n'avait pas reparu.

Les résolutions dont elle s'était cuirassées contre les odieuses tentatives qu'elle prévoyait, n'avaient pas été mises à l'épreuve.

Et, pendant les premiers temps, ce ne fut pas la moindre de ses terreurs que cette solitude silencieuse qui avait suivi sa courte entrevue avec le prétendu médecin.

Son énergie s'usait peu à peu faute de trouver l'occasion de se dépenser dans une lutte avec un ennemi insaisissable.

Elle en était venue promptement à souhaiter de se retrouver en face de son perfide adversaire, plutôt que de s'épuiser ainsi dans les tourments de l'incertitude.

A peine avait-elle entrevu deux ou trois fois la repoussante maritorne chargée de vaquer aux soins du ménage.

Ces rares apparitions ne lui avaient apporté aucun éclaircissement sur sa situation.

Elle avait eu beau surmonter son dégoût pour adresser la parole à cette femme, elle n'en avait tiré que des propos grossiers et des réponses évanescentes.

Presque toujours, d'ailleurs, la mère Ponisse trouvait le moyen de faire le service de table pendant que Renée dormait, et plusieurs jours s'écoulaient quelquefois sans que la pauvre captive vît paraître cette gébrière subalterne.

Elle avait fini par ne plus s'occuper de la présence ou de l'absence de cette servante muette, et par la considérer comme une sorte d'automate insensible et inflexible.

Sa vie se passait donc à peu près comme si elle eût été enfermée dans le château de la Belle-au-Bois-Dormant.

Ses journées s'écoulaient longues et monotones et se doublaient de nuits sans sommeil.

Elle restait des heures entières effaissée dans un fauteuil, la tête renversée en arrière, les yeux fermés et les mains jointes.

Son âme, engourdie par la torpeur du désespoir, perdait par moments jusqu'à la faculté de penser.

Quand elle se réveillait de cette somnolence, elle cherchait à secouer l'accablement qui pesait sur elle comme une chape de plomb, et à reprendre un peu de l'énergie qui l'abandonnait.

Sa seule distraction alors consistait à errer dans le triste jardin qui s'étendait devant sa prison.

Elle avait en le temps de scruter jusqu'aux moindres détails de ce préau désolé.

Elle avait compté les pierres des murailles, éprouvé la solidité de la porte basse par laquelle Frapillon avait disparu, mesuré de l'œil la hauteur des clôtures qui la séparaient de la liberté.

Toujours elle s'était heurtée à l'impossibilité de fuir, impossibilité complète, absolue.

Pour une faible jeune fille, cette maison de santé d'innocente apparence était une Bastille mieux fermée que les plus obscurs cachots.

Elle ne songeait même pas à tenter une évasion impraticable, et elle en était venue à s'intéresser aux maigres plantes qui végétaient entre ces grands murs.

Un rosier qui se mourait faute de soins et de soleil, était devenu son favori.

Elle le soignait avec cette passion que la captivité fait naître au cœur de tous les prisonniers ; elle savait le compte de ses pauvres branches à moitié desséchées, et débarrassait sa tige du givre que le froid y suspendait chaque nuit.

Ce furent là les occupations des tristes joies de ses premiers jours de captivité.

Le temps qui s'était maintenu constamment

sec et clair, avait toujours favorisé sa promenade quotidienne.

Vinrent ensuite des jours de neige et de pluie qui la condamnaient à la triste réclusion de l'appartement.

Un matin qu'elle rêvait tristement, assis dans le salon devant un maigre feu, un léger bruit lui fit tourner la tête.

Elle se retourna vivement et vit debout derrière son fauteuil le Dr Molinard.

Il venait s'informer de sa santé sur le ton le plus affectueux, et savoir, disait-il, si elle ne manquait de rien.

Cette première entrevue fut très-orageuse, et Renée ne se fit pas faute des récriminations les plus amères.

Mais elle ne réussit pas à faire sortir cet homme de la réserve doucereuse dont il s'enveloppait avec intention.

Reproches, prières, rien n'y fit.

Molinard affecta constamment de se conduire comme s'il avait affaire à une enfant déraisonnable qu'on veut ramener par des ménagements infinis.

La jeune fille, exaspérée, coupa court à l'entretien en s'enfuyant dans le jardin.

Le perfide docteur lui fit grâce de sa présence pour le reste de la journée, mais il revint le lendemain, il revint le surlendemain, il revint tous les jours.

A la troisième visite, mademoiselle de Saint-Senier comprit.

On la tenait pour folle et on la traitait en conséquence.

Ce fut le moment le plus cruel de sa captivité.

A la suite de cette découverte, elle passa plusieurs nuits sans pouvoir fermer l'œil et l'insomnie prolongée finit par la jeter dans un état de surexcitation nerveuse extraordinaire.

Elle en vint à se demander si elle ne se trompait pas elle-même sur son état et si, au milieu de tous ces événements funestes, elle n'avait pas perdu la raison.

Il lui semblait par moments qu'elle était le jouet d'un rêve ou d'une hallucination, et que la vie réelle avait cessé le soir où elle avait quitté le chalet.

Elle n'osait plus se regarder dans une glace, de peur d'y voir ses traits amaigris et ses yeux où brillait le feu de la fièvre.

Heureusement, cette crise suprême fut courte.

Après quelques jours de lutte intérieure et d'angoisses terribles, Renée redevint maîtresse d'elle-même.

Son esprit sain et droit prit le dessus ; ses nerfs se calmèrent, elle réfléchit froidement, rapprocha les circonstances de son enlèvement des allures singulières du médecin qui lui servait de géolier, et arriva à cette conclusion qu'elle se trouvait enlacée dans une trame redoutable dont le but final lui échappait encore.

Ses ennemis devaient être évidemment les mêmes qui avaient enlevé la pauvre Régine et fait disparaître Landreau.

Quant à madame de Muire, Renée ne doutait pas, malgré les réponses évanescentes du docteur, qu'elle ne gémit dans quelque cellule de cet horrible lieu.

Sans s'épuiser davantage en conjectures, la courageuse jeune fille concentra toutes ses facultés sur la découverte d'un moyen d'évasion.

Fuir sans aide et par les procédés ordinaires d'escalade ou d'effraction, était pour elle chose absolument impossible.

Elle ne pouvait compter pour un secours venant du dehors ou des autres parties de la maison.

C'est alors qu'elle se décida à lancer à tout hasard des messages pareils à celui que Taupier avait ramassé.

Elle avait eu beaucoup de peine à y parvenir. D'abord elle ne possédait ni encre, ni papier, ni plumes, et elle avait été obligée de suppléer à tous ces objets indispensables avec un peu de charbon et une enveloppe d'épicerie.

Ensuite les murailles qui entouraient son jardin étaient fort élevées et la force lui manquait plus d'une fois pour jeter sa pierre par-dessus cet obstacle.

Elle y avait réussi néanmoins et elle avait tout lieu de croire que ses lettres ne s'étaient pas perdues, car elle entendait assez souvent un bruit de voix au-delà du mur, et, puisque la cour voisine était occupée, il y avait de grandes chances pour qu'un projectile de ce genre eût été ramassé.

Cependant elle n'en avait jamais eu de nouvelles.

Le docteur lui-même, quoique Podensac lui eût remis deux ou trois de ces billets, le docteur n'en avait pas dit un mot à sa prisonnière.

D'où elle concluait bien à tort qu'il n'en savait rien.

Quant à appeler ou à crier, elle avait en la sagesse de n'y pas songer. Ses paroles n'auraient pas dû être entendues distinctement, et ses cris n'auraient servi qu'à provoquer un redoublement de surveillance de la part de son géolier.

Renée ne se découragea point de l'insuccès de ses premiers tentatives.

Le jour de la visite de Valnoir, elle avait recommencé et, pendant que, de l'autre côté de la muraille, s'agitaient ceux que l'arrivée de cet étrange message avait diversement émus, elle se promenait en rêvant aux suites de ce nouvel essai.

Quand elle rentra au salon, elle y trouva Molinard.

La rencontre du docteur ne causa aucune surprise à Renée.

Elle était accoutumée à ces apparitions brusques, dont elle s'effrayait beaucoup dans les premiers temps.

Tantôt Molinard se montrait dans le salon

au moment où elle se chauffait devant la cheminée, tantôt il arrivait du perron qui conduisait au jardin, pendant qu'elle marchait dans les allées.

La jeune fille savait qu'il ne pouvait s'introduire que par la porte de communication avec l'intérieur qui s'ouvrait dans la salle à manger, mais elle ne l'avait jamais vu entrer.

Ses sorties s'opéraient tout aussi habilement, et il s'entendait très-bien à profiter du moment où elle tournait le dos pour disparaître.

Peu importaient, du reste, à mademoiselle de Saint-Senier les manœuvres de son géolier.

Elle n'avait rien à attendre de lui et ne visait jamais qu'à se débarrasser le plus vite possible de son odi use présence.

Ce jour-là, surtout, elle avait hâte d'être seule.

Un secret pressentiment lui disait que son message était tombé entre des mains qui ne le négligeraient pas.

Il lui semblait qu'un changement allait se produire dans sa destinée et qu'elle était à la veille d'être libre.

Aussi se trouvait-elle moins disposée que jamais à écouter les fades discours de Molinard.

Elle le reçut avec un redoublement de froideur qui ne parut pas le déconcerter du tout.

Il semblait moins gauche et plus animé que de coutume et Renée crut même remarquer que ses gros yeux ordinairement fort ternes brillaient d'un éclat singulier.

« Comment vous trouvez-vous aujourd'hui, mademoiselle ? demanda-t-il avec un léger tremblement dans la voix.

—Fort bien, monsieur, dit mademoiselle de Saint-Senier en souriant amèrement.

« Je suis entourée ici de tant de soins que j'aurais bien mauvaise grâce à me plaindre.

—Si je pouvais croire qu'en ce moment vous ne vous moquez pas de moi, je serais bien heureux, » balbutia le docteur.

Renée ne prit pas la peine de lui répondre.

Elle le foudroya d'un regard dédaigneux et alla s'asseoir près du feu sans s'occuper davantage de son piteux interlocuteur.

C'était presque toujours le procédé qu'elle employait pour mettre fin à ses entretiens et, en général, Molinard ne s'entêtait pas à les poursuivre.

Il débitait pour la forme quelques banalités et battait en retraite après une ou deux minutes.

Cette fois, les choses se passèrent tout autrement.

Il s'empara d'une chaise qu'il porta au coin de la cheminée et s'assit de manière à faire face à la jeune fille.

Il mit dans cette simple action de prendre un siège un air décidé comme celui d'un joueur qui va tenter son va-tout.

Renée fit pivoter docement son fauteuil de façon à se placer de trois quarts.

Ce soir-là, la figure du docteur lui faisait horreur.

Mais cette pantomime expressive fut en pure perte, car l'obstiné personnage rapprocha un peu sa chaise et reprit la parole :

« Mademoiselle, dit-il avec un peu plus d'assurance, j'ai à vous parler aujourd'hui de choses sérieuses. »

Elle haussa légèrement les épaules et murmura sans le regarder :

« A quoi bon ? Ne suis-je pas folle ? »

—Je n'ai jamais dit cela, reprit Molinard avec une vivacité remarquable.

—Alors, pourquoi suis-je ici ? demanda sèchement la jeune fille.

—Mais il me semble que vous y êtes venue de votre plein gré, et que c'est sur votre demande que mon ami vous a fait quitter le chalet.

—Ah ! c'est trop d'impudence ! s'écria Renée. Vous pouvez continuer ainsi, monsieur ; je ne répondrai pas un seul mot. »

Le docteur, qui était entré avec des intentions éminemment conciliatrices, se voyait rejeté bien loin du premier coup et il maudissait sa maladresse.

« Mon Dieu, mademoiselle, dit-il timidement, vous vous méprenez sur mes intentions et, si vous voulez me permettre de continuer, vous allez voir que je ne suis pour rien dans tous les ennuis que vous avez éprouvés ici. »

Il n'obtint aucune espèce de réponse.

Evidemment, pour obliger Renée à parler, il fallait lui donner des gages de sa franchise.

Il reprit donc :

« Je n'ai aucune raison maintenant pour vous cacher que mon ami, en vous amenant ici, m'avait affirmé que vous souffriez d'une maladie cruelle qui nécessiterait de grands soins et une réclusion absolue.

—On ne peut pas me dire plus poliment que j'ai perdu la raison, dit la jeune fille avec ironie.

—J'ai dû étudier scrupuleusement votre état, continua Molinard sans relever cette interruption railleuse, et je vous avouerai que, dans les premiers temps de votre séjour ici, je conservais des doutes.

—Vraiment ! rien que des doutes !

—Mais aujourd'hui ma conviction est faite, et je suis heureux de reconnaître que mon ami s'était trompé. »

Renée fit un mouvement sur son siège et regarda le docteur en face.

« Ah ! dit-elle, vous voulez bien convenir que je ne suis pas folle ? »

—Non-seulement j'en conviens, mais je suis tout prêt à en rendre publiquement témoignage.

—Alors vous allez m'ouvrir à l'instant les portes de cette maison ! s'écria mademoiselle de Saint-Senier en se levant vivement.

—Je le voudrais, hélas ! soupira le docteur d'un air contrit, et je le ferai certainement

avant peu, mais je vous supplie d'écouter d'abord ce que j'ai à vous apprendre.

—J'écoute, dit sèchement Renée.

—Il s'est passé, depuis que vous êtes entrée ici, des événements bien graves et bien tristes. »

La jeune fille eut un geste d'impatience.

« Vous avez dû être étonnée de ne pas voir reparaitre mon ami, celui auquel je dois le plaisir... le bonheur... »

—Dites celui qui m'a lâchement trompée, ce sera plus court et plus vrai.

« S'il n'est pas revenu, c'est qu'il se sentait remplacé dignement ici. »

—Vous êtes bien cruelle, mademoiselle, mais je comprends et j'excuse votre colère.

« Mon malheureux ami n'est pas revenu parce qu'il est mort. »

—Ah ! dit Renée avec indifférence.

—Oui, mort assassiné ; on a relevé son cadavre devant la porte du chalet que vous habitiez.

—Et dont il m'avait volé les clefs pour s'y introduire la nuit comme un malfaiteur. Que puis-je faire à cela ? demanda-t-elle avec hauteur.

—Savez-vous qui on accuse de ce meurtre ? reprit Molinard.

—Non, mais peu m'importe.

—On accuse, proclama le docteur d'un air important, les personnes qui habitaient le chalet et qui ont disparu précisément la nuit où le crime a été commis.

—C'est infâme ! s'écria Renée, et j'aime à penser que vous serez le premier à attester que c'est faux.

—Sans doute, mais je ne sais si on voudra me croire ; il y a tant de mystère sur cette affaire ! On dit aussi qu'un homme était caché dans le pavillon et...

—Et cet homme, que lui est-il arrivé ? demanda la jeune fille qui était devenue très-pâle.

—Cet homme a disparu, mais la justice le recherche activement... comme elle vous recherche vous-même, mademoiselle. »

Renée paraissait être sous le coup d'une émotion profonde.

Ce fut après un assez long silence qu'elle dit au docteur d'un ton plus calme :

« Monsieur, je ne sais que penser de ce que vous venez de m'apprendre, mais puisque vous voulez bien reconnaître que je jouis de ma raison, j'ai une demande à vous adresser, »

—Parlez, mademoiselle, dit le docteur avec empressement.

—Je vous prie de me conduire près de ma tante, madame de Muire, qu'on a séparée de moi par des motifs que je ne veux pas rechercher.

« Ces motifs, sans doute, n'existent plus, et je vous prie de me rendre la seule parente que je puisse consulter dans la situation où je me trouve. »

« Si vous faites cela, je... je vous serai reconnaissant. »

Renée ne prononça pas ces derniers mots sans effort, mais elle croyait entrevoir que son géolier était animé d'intentions bienveillantes et elle se résignait à l'attendrir.

Molinard au lieu de lui répondre affectait un air de tristesse hypocrite.

« Eh bien, monsieur ? demanda la jeune fille.

—J'ai un grand malheur à vous annoncer, murmura le docteur d'un ton funèbre.

—Un malheur ! que voulez-vous dire ?

—Madame de Muire... vient de... de succomber à ses longues souffrances, et...

—Morte ! cria Renée en se laissant tomber dans le fauteuil ; morte ! ah ! mon Dieu ! »

Elle cacha son visage dans ses mains et se mit à fondre en larmes.

« Que voulez-vous, mademoiselle ? disait Molinard de ce ton de consolation banale qui exaspère les douleurs vraies, son mal était de ceux contre lesquels la science est impuissante. Je lui ai prodigué tous mes soins et je vous jure que je l'aurais sauvée si elle avait pu l'être. »

—Seule ! je suis seule au monde ! »

Ces mots éclatèrent à travers les sanglots de Renée.

Le perfide docteur avait compté sur cette explosion de douleur, et il crut le moment venu d'offrir à sa victime un adoucissement et une espérance.

« Non, vous n'êtes pas seul au monde ! s'écria-t-il avec une chaleur qui ne fit que le rendre plus ridicule encore ; non, car il y a quelqu'un qui veillera sur vous, qui vous protégera et qui... et qui vous aime. »

« Oui, je vous aime, mademoiselle, dit Molinard en cherchant à lui prendre la main.

—Misérable ! dit mademoiselle de Saint-Senier qui se leva pâle de colère.

F. DU BOISBOBERT.

(La suite au prochain numéro.)

ARRIVAGE.—M. Elz. Derome, le manchonnier bien connu, vient de recevoir directement d'Europe par le steamer *Circassian*, et de ses correspondants du Nord-Ouest, au-delà de 9,000 peaux de Seal Shetland et des mers du Sud : Mouton de P-rse, Mouton de Russie, Loure de Mer, Chat Sauvage, peaux d'Ours et de Buffle, etc. qu'il fait confectionner en casques, manchons, manteaux, paletots, etc., par des ouvriers expérimentés, ce qui lui permet de vendre à très-bas prix. M. Derome a aussi reçu de la Nouvelle-Zélande une consignation de peaux de Renard argenté. Les fourrures y sont réparées, nettoyées, etc., à bas prix. L'adresse est toujours la même : 621, rue Ste-Catherine, Montréal.